



## SEAN KINGSTON

MY NEW HOUSE PAR DIDIER LESTRADE

**N**OUS AVONS DÉPASSÉ LE NOUVEAU MILLÉNAIRE DEPUIS HUIT ANS ET NOUS N'AVONS TOUJOURS PAS DE MOT POUR DÉCRIRE CETTE DÉCENNIE. Il y a eu les «Eighties», les «Nineties» et pas un seul qualificatif pour décrire l'époque actuelle, ce qui est étrange quand nous disposons souvent de huit mots pour désigner une simple baguette. Cela explique sûrement pourquoi le post-modernisme est devenu une vache à lait. Prenons, au hasard, le *Beautiful Girls* de Sean Kingston. Cela fait trois mois que j'hésitais à décortiquer ce disque dans cette chronique. Je me disais: «Bah, trop zarbi, ils vont râler parce ce n'est pas un disque gay et puis il est gros, ce mec!» Mais, voilà, ce succès mondial, qui a propulsé un parfait inconnu post-ado à la première place des charts mondiaux et même français, possède une bonne dose d'ambiguïté. Tout d'abord, le parallèle avec *Happy* de Gnarl Barkley est évident. C'est une chanson hybride

qu'on a l'impression d'avoir entendue depuis les plus obscurs moments de notre enfance et c'est normal puisque la mélodie détourne un grand classique, *Stand By Me* de Ben E. King. Le twist réside dans les paroles car le titre de la chanson est en opposition avec la fable de l'histoire. *Beautiful Girls* est typique de la pop adolescente: ce tube apparemment naïf réussit la prouesse de glisser le mot «suicidaire» dans le refrain, ce qui est absolument impensable, et tout ça avec le sourire. C'est l'équivalent des interjections modernes du style *whatever* («genre!», «super!») où la moquerie est le lien qui rassemble «ceux qui savent».

À 17 ans, Sean Kingston est le dernier artiste novateur issu de la scène ragga américaine, puisqu'il est né à Miami. Son angle? Mélanger le reggae avec une mélodie, des arrangements et un visuel volés au doo-wop et au rockabilly aseptisé des Beach Boys. Ragga et surf? Un mariage osé, le parfait cross-over. Sur fond de boîtes à rythmes toutes gentilles, de violons au sommet de l'esprit cruchette, un artiste traverse les quarante années de la libération noire pour faire un lien politique entre un passé idéalisé et

le présent, forcément plus dur. Quand le grand cliché actuel de la musique noire, c'est de radoter sur la violence des clips, l'utilisation abusive des nanas à poil et des billets verts, Kingston est le Black légèrement obèse qui remet tout ça en perspective. On croit alors à un tube isolé, ce qu'on appelle un *novelty record*, le truc estival qui déborde trop longtemps sur l'automne et le début de l'hiver. Mais vient un deuxième signe, *Me Love*, version ragga anachronique du *D'yer Mak'er* de Led Zeppelin, ce qui est vraiment tiré par les cheveux quand on cherche à séduire le public anglo-saxon. Je veux dire: je ne sais pas si ses 334 279 amis de sa page MySpace savent d'où sort ce hit mineur de Led Zep. Sean Kingston retrouve alors l'essence même du reggae préhistorique, qui, il ne faut pas oublier, a longtemps consisté en reprises de tubes occidentaux joués devant un public de touristes blancs en vacances à la Jamaïque. Et le filon des hits ne risque pas de s'éteindre avec *Take You There*, très dans la veine d'Akon, une sonorité mid-tempo qui commence à être répétitive dans cette chronique. Mais c'est le son de Now, bébé!

*Beautiful Girls*, de Sean Kingston (Epic).